

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 42

Artikel: Diable !
Autor: B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

demain tout en bas. Allez bravement de l'avant en vous disant seulement: *Advienne qui plante*.

Maintenant, comme il est temps pour tout: *temps de planter et temps d'arracher, — temps de rire et temps de pleurer, — temps d'aller à l'école et temps d'aller danser, — temps de jouer aux cartes et temps d'aller au prêtre, — temps de badiner et temps de se fâcher, — temps de porter à la fruitière et temps de baptiser,...* je crois qu'il est temps pour moi de poser la plume.

PIERRE D'ANTAN.

Un point d'honneur. — M. X. m'a menacé d'un coup de pied, la première fois qu'il me rencontrera dans le monde. Si je le vois entrer, que dois-je faire?

— Vous assoeoir.

Le régent et la coumechon d'écola

Lo régent de Revirebocan n'étai pe qua tan sutu po fère l'écola, aubliavè de breina la cliotche, tsantavè au moli quemein on vilhio matou, bevessà quoque verres, mā l'avai to parai zauzu éta dein lou tein on régent de tépa.

On iadzo que lo syndico rencontrave lo régent dein onna tserrare lai dese deince: « Crayo prau, monsu lo régent, que les eifants sè fotaus dè vo ».

— Et mé dé leu », que lai repond lo régent à la vi que l'ofessa cein.

Su que lo syndico fa rassemblia la coumechon d'écola que decidé dein sa tenablia que lè eifants poavant se fôtre dau régent tant que vo liavant, mā que lo régent ne devessâ pas sè fôtre dais eifants.

— Meintévine, que mè peinsave ein mé mimo, se lè deince to parai qu'on fa l'éducachon dai dzouvenès dzeins.

DJAN-DANET.

Le cordonnier

Voici une ancienne ronde enfantine, qui se chantait entre autres aux Verrières (canton de Neuchâtel).

Le cordonnier.

Hélas! mesdames,
Où allez-vous comme ça?

Les dames.

Beau cordonnier,
Nous allons nous promener.

Le cordonnier.

Hélas, mesdames,
Vous us'rez vos souliers,

Les dames.

Beau cordonnier,
Vous les raccommode'rez.

Le cordonnier.

Hélas! mesdames,
Qui est c'qui me les pay'r?

Les dames (s'enfuyant).

Beau cordonnier,
Cell' que vous attrap'rez!

(Le cordonnier court après les dames.)

SOLDATS D'AUTREFOIS

PLUSIEURS milliers de militaires vaudois viennent de rentrer dans leurs foyers, après avoir pris part, dans le grand district et ailleurs, à des manœuvres auxquelles les éléments n'ont heureusement pas été trop défavorables. Ces hommes ont eu, peut-être, des journées fatigantes; mais leur entraînement, leur esprit patriotique, les leur ont fait supporter gaillardement. Ils regagnent leurs pénates avec le sentiment du devoir accompli, en bonne santé, et avec leur équipement au grand complet. S'ils regrettaien le temps des avant-revues cantonales, nous leur mettrions sous les yeux une supplique, extraite des Archives cantonales, où un nommé Barraud, de Bussigny, qui avait pris

part aux combats de Villmergen, fait ses doléances au seigneur bailli:

« Philibert Barro (sic) de Bussigny, votre très humble et très obéissant serviteur et sujet de LL. EE. de Berne, qui a été soldat dans la compagnie de Monsieur de Mex, déclare qu'il n'a à faire aucunes plaintes contre sondit capitaine, sinon à l'égard des souillers dont il n'en a pu avoir aucun de ceux que LL. EE. avoient heu la bonté d'envoyer à l'armée, quoique ledit Barro en eut extrêmement de besoin, qu'il aye cinq enfants et qu'il soyé peu moyenné.

Le soldat Barraud se plaint aussi d'avoir été dépouillé de ses armes par les gens du logis de St-Nicolas; aussi supplie-t-il le bailli de s'employer à les lui faire rendre:

Il prie très humblement Votre Seigneurie d'avoir la bonté d'en écrire à LL. EE. du Conseil de Guerre pour que ledit hoste soit contraint de lui restituer ou payer deux beaux fusils qu'il avait pesché dans la rivière, au risque de sa vie, après la bataille de Weillmergen, et son épée qui pour sa bonté étoit de grande valeur...

Sans remonter au commencement du XVIII^e siècle, voici un document, provenant également des Archives cantonales, qui montrera encore mieux que le précédent la situation peu enviable de nos milices d'autrefois. Nous le reproduisons sans rien changer à son orthographe quasi phonétique:

De Malence (Malans) Ce 24^{me} Novembre 1805.

Citoien de la Munisipalité de Romainmôtier nous somme isi dans les grison sen sargan et sen soulier on nous fait Marché toutes jour tentos isi tento la nous ne somme gamais arrêté et par semoien nous navont plus de soulier et nous vous prion d'avoir la bonté de nous senvoyer pour chacun une pér de soulier que nous puision nous rentourné à Romainmôtier chausé vous sauré que nous ne tiron que deux baz par Jour et un baz de déconte qu'on nous veux donner à Losane en nous senrentournen il nia que pour le tabac que lon fume il nous coutte 18 baz la livre vous auré la bonté si vouvouller nous récrire de nous récrire toute suite parce que nous ne résont palontent dans sunendroi nous nous ravanson unpeux contre le centon desingal (de Saint-Gall) nous sauron beaucoup de chause avous communiquer mais le détal en seré trolon nous finison en vous saluen et nous résont pour la vie vos dévoué samis.

Isaac PASCHE. Rodolphe COURVOISIER.

Henry BUXCEL.

N'est-ce pas là un tableau bien vivant de l'existence du soldat au « bon vieux temps »?

Diable! — Hein, dites donc, père François, c'est un crâne type que ce Failloubaz. Y a pas, y nous fait honneu, avec ses aéropânes.

— Eh bien, oué; y paraît qu'y vole aussi bien qu'un oiseau. Mais, tout de même, je suis pas très au clair avec ces machines. Comment peuvent-elles voler? Est-ce comme des corbeaux?

— Mais non, mais non, elles ont un moteu.

— Un moteu?... Ah! oué?... Un moteu!... Diable, y doit être rude puissant?

— Je vous crois, père François, qu'y sont puissants, ces moteus, ça a la force de septante hommes; quoi, trois chevaux ou, si vous aimez mieux, deux chapeaux de femme!

bien heureux quand on peut trouver une sauce qui couvre un peu la marchandise et fait avaler la pilule au lecteur.

Il n'y a rien de plus idiot que « l'article à faire »! Mais c'est une des nécessités du métier; il n'y a donc pas à récriminer. Pauvre journaliste, pond!... pond!...

Le lecteur, lui, s'il pressent la fadeur du menu, il a au moins la ressource de ne pas le lire, « l'article fait », et il ne se fait pas faute d'un user. Comme nous le comprenons!

* * *

C'était en été. Il faisait une chaleur étouffante. Un pauvre chroniqueur s'épongeant le front, soupirant, pestant, cherchait le sujet de l'article à faire.

Devant sa fenêtre, passe un écolier qui, la serviette sous le bras, s'en allait à un examen — cela se passait en France.

« Pauv' gosse! exclame le journaliste en mal d'article, passer des examens par une telle chaleur, ce n'est pas croyable! Quelle absurdité que d'avoir placé les examens à cette époque de l'année. Oh! ça ne peut pas durer! Il faut que ça change! Voilà mon sujet d'article tout trouvé. »

Et le bon journaliste range son papier, prend sa plume, la trempe dans l'encrier et se met en devoir d'écrire.

« Mais le titre? » fait-il, se frappant le front...

« Ah! parbleu, le titre? *Une ignominie!* Oui, c'est bien ça. Continuons, maintenant. » Il écrit:

« Vraiment, c'est à douter de la raison de nos gouvernements! Et voilà des années que ça dure; et c'est toujours la même chose. Les ministères passent; les absurdités, les injustices demeurent. »

« C'est à la fin de juillet que l'on demande aux enfants la plus grande somme de travail. Avouons que c'est cruel. Avouons que c'est très mal arrangé et qu'avec un peu de bonne volonté, il serait bien facile soit d'avancer, soit de reculer le temps de ces épreuves. Tous les ans quelqu'un proteste: tous les ans, c'est à qui indiquera un moyen; mais rien n'y fait. Nos examens, en France, se sont toujours passés au moment des plus grosses chaleurs, et quand une chose s'est toujours passée dans notre pays, on est sûr qu'elle continuera à se passer de même! Pourtant! Si on essayait encore d'une protestation, si on invoquait encore la fatigue des candidats, la nervosité des examinateurs! Si nous disions encore et encore combien les moyens d'un enfant sont diminués par les journées torrides qui l'accablent! Si... »

Il en était là d'écrire lorsqu'entra un de ses amis. Ce dernier lut par dessus l'épaule du journaliste et partit d'un éclat de rire.

— Te souviens-tu de ton bachot? demanda-t-il alors à l'auteur de « *Une ignominie* ».

— Parbleu!... bien que ce soit déjà loin.

— Te souviens-tu du père un Tel?...

— Ah! le vieux rageur! Je me rappelle qu'il m'a interrogé sur le déterminisme!... Mais le plus méchant ce fut un Tel quand il m'a collé sur les Guerres Puniques. Seulement, j'ai épâté X... en lui récitant du Sophocle et j'ai été très brillant sur l'acide carbonique.

— Tu te souviens de tout cela?

— Comme si j'y étais!

— Tu rappelles-tu avoir eu très chaud?

— Ma foi, non!...

— Tu vois bien!... Allons, refais ton article, mon vieux!

— Je le referai demain.

Un jour de gagné pour le lecteur.

Etrange! — Monsieur, dit une dame à un jeune homme, vous avez deux frères?

— Non, madame, je n'en ai qu'un.

— C'est singulier; je viens de faire la même question à votre sœur qui m'a répondu qu'elle en avait deux.

L'ARTICLE A FAIRE

L'ARTICLE à faire est le cauchemar du journaliste. Le lecteur n'a pas l'air de s'en douter quand il s'écrie, rejetant dédaigneusement son journal sur la table: « Ah! ces journaux ne valent pas le diable. Ils ne disent rien aujourd'hui! »

C'est qu'il n'y a pas à se demander si l'on a ou non quelque chose à dire; si l'on est ou non en disposition d'écrire: il faut « pondre » le nombre de lignes exigé, quitte à débiter un tas de bêtises, à ouvrir toute grande l'écluse des lieux communs, des redites, des clichés, etc., etc.,